

Notre pain quotidien

Gesine Danckwart

traduction

Pascal Paul-Harang

mise en scène

Luc Sabot

lumières

Frédéric Bellet

scénographie

Hervé Bahuaud

costumes

Marie Delphin

son

Serge Monségu et Luc Sabot

avec

Mathias Beyler, Yves Ferry, Lila Greene, Moni Grégo et Fanny Rudelle

production

Compagnie Nocturne



coproduction

**Théâtre des 13 vents - CDN |
Montpellier**

**Institut International du Théâtre |
Berlin**

soutiens

**DRAC Languedoc-Roussillon
Ville de Montpellier
Conseil Général Hérault**

création

**Théâtre des 13 Vents - CDN |
Montpellier
13 mars 2003**

diffusion

Stadthalle | Mülheim (Allemagne)

Nous avons Valé qui veut faire quelque chose de sa vie, et Tulipe, la stagiaire, avec toute sa jeunesse en bandoulière. Nous avons Michel et Gala, les deux gagnés - avec coudes indispensables et flair approprié. Il y en a un qui ne colle pas, c'est Sésame, hors-la-loi-du-marché. Il incarne le cauchemar des autres. De sa position de hors-jeu, c'est lui qui nous introduit dans les arcanes du système. Les autres ne peuvent pas, ils sont trop dedans - impuissants et isolés.



Un monde socioprofessionnel industriel, inébranlable, ultra libéral, établi par le système. Tu marches ou tu crèves. Un visuel en acier, bleu, intemporel, anonyme et universel, pour mieux nous renvoyer à notre réalité. Les acteurs y sont comme des grandes marionnettes. Les lambeaux stridents d'une guitare déchirent le calme apparent.

Dans cet état des lieux de notre monde socioprofessionnel industriel et urbain, chacun n'a qu'un petit espace vital dans une structure métallique austère et froide, chacun est le pion d'un jeu qui lui échappe, chacun est opprimé par l'écrasante nécessité de réussir d'être beau et d'en donner les preuves.

Leur combat est d'exister ; par le travail, la seule issue. Ces situations dangereusement provisoires, particulièrement oppressantes sont propices aux névroses obsessionnellement lyriques. Quelle est leur identité ?

Sésame est viré du système. Son espace vital lui est retiré. Son plateau tombe. Sa vie s'écroule. Il se retrouve exclu. Il erre alors au milieu des tubes de la structure, à fantasmer où se rappeler sa place dans le système. Il devient le cauchemar des autres qui, perchés, continuent à s'accrocher, avec plus ou moins de facilité ou d'angoisse. Ils fuient en avant.



La nouvelle mise en scène de Luc Sabot est une éclatante réussite. Notre pain quotidien est une petite merveille. Les monologues se croisent, se parlent, s'enchâssent, et résonnent à la manière d'un chœur névrosé dans une cathédrale brisée d'humanité. Luc Sabot, avec l'intelligence d'un chef d'orchestre, fait œuvre de musicien, sa mise en scène swingue, claqué, percutante, pertinente, frappe la tripe, cogne l'esprit, d'une façon jubilatoire.

Jérémy Bernède | Midi Libre 03/10/2003

Une pièce intéressante, remplie d'humour, des acteurs de valeurs et de qualités réunis par un metteur en scène pertinent.

Jean-Marc Douillard | L'Hérault du Jour 07/10/2003

Soft, drôle et efficace.

Ghislaine Arba-Laffont | La Gazette 26/09/2003

La mise en scène chorégraphique, où le mouvement nerveux prend des formes obsessionnelles, traduit avec justesse et ironie les grandes angoisses des cinq personnages. Dans un décor spectaculaire, ces petites souris sont face au temps qui passe et aux utopies qui se cassent.

Jasi | NRZ Mülheim le 22/05/2003



une œuvre de théâtre aiguë et bouleversante immédiate et formidablement composée

Décortiquer notre doux (?) monde occidental sans jamais juger et sans jamais orienter à priori le ressentiment à son égard. Juste un état des lieux de notre société moderne, libérale et capitaliste, en ce début de millénaire. Exactement celle qui conduit à l'individualisme nombriliste, à la haine de l'autre, ou à la guerre ?! On devine dans le texte une mise en dérision de ses mécanismes par un regard ironique, sarcastique ou noir, et la finesse de l'écriture nous invite plus à une réflexion fondamentale et profonde qu'à une dénonciation agressive. La violence en est psychique. La douceur en est touchante. Le miroir sur nos vies en est drôle.

Le texte de Gesine Danckwart est une forme en soi et ce serait une erreur que le plateau l'ignore en ne la donnant pas à voir et à entendre. L'architecture même de la pièce s'ébranlerait alors. En revanche, s'enfermer dans cette forme serait produire un objet théâtral conceptuellement froid, inaccessible, lourd, sans vie et très distant.

La symphonie classique est une forme musicale répondant à des règles précises et strictes. Il en va de même pour la sonate, le concerto, l'opéra (...), les ensembles instrumentaux tels l'orchestre symphonique, le chœur, le quatuor (...). Les compositeurs nous prouvent cependant que ces règles formelles sont des supports émotionnels infinis. C'est en considérant le texte comme une fugue pour cinq personnages que la forme sera un support ouvrant la porte à d'innombrables libertés.

Quintette Notre pain quotidien, comme Messe pour le temps présent de Pierre Henry.

Gesine Danckwart nous livre à nous-mêmes. Son texte n'a pas de construction dramaturgique classique évidente. Jamais pourtant elle ne se perd dans une caricature du théâtre contemporain cérébral et inaccessible tant la forme et la poésie sont liées avec habileté et intelligence. Son humour est décapant. Ses personnages et leurs névroses sont justes dans la ressemblance qu'ils ont avec nous. La langue est incisive, méticuleuse, poétique, rythmique et musicale. Nous dansons ce texte comme une partition de musique.

Ces cinq personnages, parfois interchangeables dans le temps, sont notre présent, notre passé ou notre futur. La proposition est complexe donc riche. Loin de toute forme de réalisme quotidien, le spectacle sera vivant dans le corps, musical dans la poésie du texte et libre dans l'espace-temps, pour atteindre le mieux possible l'intériorité de ces cinq personnages - Nous ? Rock n' roll à fleur de peau.

Luc Sabot | avril 2002





Les salaires de la peur

Cinq fuseaux horaires : pour les uns, le temps est une masse poisseuse, pour les autres il passe comme une flèche ou alors il n'a tout simplement pas d'existence. Bien qu'absolument divergentes, les réflexions et les émotions de ces cinq personnes se fondent constamment les unes dans les autres, comme si chacun, sans s'adresser à quiconque, donnait la réplique à l'autre. Gesine Danckwart cadre alors en gros plan la furieuse immobilité des esprits. Elle nous donne le sentiment d'être sur la trace de la vérité.

Une pièce sur les salaires de la peur.

Pas de situation concrète ni d'action. Pas de personnage clairement défini. Un tressage de soliloques. Personne ne parle avec personne. Ça et là s'esquisse comme un dialogue. Rapidement nous comprenons que nous avons affaire à des citoyens. S'il n'y avait pas tant de musicalité, d'invention langagière, s'il n'y avait pas autant d'inspiration, nous serions sans doute en présence d'un épouvantail de théâtre : misères et déchirures de cinq esclaves volontaires de l'exploitation capitaliste.

Les personnages de Gesine Danckwart n'ont pas de langue en propre. C'est pourtant la langue qui fait affleurer leur drame. Et cette langue, comme le drame, est collective. Ces personnages appartiennent à un même socle mental.

Danckwart nous donne à entendre ce lien social et mental grâce à son invention poétique. Elle relève avec une infinie finesse les symptômes langagiers contemporains (sans toutefois le documentarisme à la « voyez comme j'ai bien laissé traîner mes oreilles-magnétophones »), les tendances au jargon sociologique ou au verbiage psychologique, aphorisme publicitaire, dictons et expressions populaires, doux blabla et presse féminine...

Les monologues sont truffés d'éléments qui circulent d'une bouche à l'autre. Mais ces véritables leitmotifs ne sont pas seulement des fragments de phrases, ils peuvent être tout aussi bien des blessures ou des tics de langage, un adverbe ou un certain usage d'une conjonction de coordination. Et il suffit d'un mot qui passe à l'as, d'une torsion grammaticale, pour que des liens s'établissent, pour que se dégage une solidarité existentielle entre les personnages et leurs contemporains - nous. Cette parole blessée, inachevée, balbutiée des personnages n'est pourtant jamais fastidieuse. C'est le grand art de Gesine Danckwart de réussir à nous émouvoir - en nous livrant les banalités et les presque-riens de ses personnages. Ce qu'ils livrent d'eux-mêmes, peut être d'une grande banalité, mais, comme le dit Gesine Danckwart, d'une banalité chargée de sens.

Pascal Paul-Harang



historique du projet

écriture - traduction - lecture

En 2000, la **Maison Antoine Vitez** et l'**Institut International du Théâtre à Berlin**, lancent la **Plate forme européenne des écritures contemporaines**. L'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Finlande proposent alors deux textes de théâtre de deux de leurs auteurs contemporains nationaux. Ces textes font l'objet d'une traduction dans chacune des quatre langues. En France, des lectures/mises en espace de ces huit textes dans leur version française ont été données à la Chartreuse de Villeneuve les Avignon en juillet 2002, dirigées par Jean-Marc Bourg et Luc Sabot.

création

A l'issue des lectures, Luc Sabot s'est vu confier la création d'un des textes étrangers de son choix : **Notre pain quotidien** de Gesine Danckwart.

Le 13 mars 2003, la présentation du spectacle au Théâtre des Treize Vents devant les partenaires institutionnels, culturels et les diffuseurs a permis la mise en place définitive l'accueil du spectacle à Mülheim en Allemagne, et l'invitation de Luc Sabot à Berlin.

Le 20 Mai 2003, première publique de la création de **Notre pain quotidien** à Mülheim en Allemagne, dans le cadre de festivals d'écritures contemporaines.

Du 22 au 25 Octobre 2003, le Théâtre des Treize Vents inscrit le spectacle dans sa programmation 2003/2004 dans le cadre d'**Oktobre des écritures contemporaines**.

Gala - J'ai peur.

Michel - De quoi ?

Gala - Je ne sais pas au juste. J'ai peur tout simplement. Je ne peux pas sortir de chez moi. Un de ces jours, oui. Armée d'une préparation interminable. Chercher de la main le porte-monnaie, recontrôlé, pourtant pris la carte bleue, prendre sur moi le portable.

Sésame - Regardé si le répondeur aussi est allumé, m'assuré encore une fois que la cuisinière, et s'il n'y aurait pas encore une lettre à emporter, allumé et éteint la radio, laissé la lumière dans les toilettes pour qu'il y ait là quelque chose qui me fasse revenir, de dehors. Quelque chose qui m'attende, que je doive éteindre quand je rentrerai.

Tulipe - J'aimerais encore, rien qu'un peu, continuer de rêver, ici. Les yeux fermés très fort pour que le monde lumineux n'entre pas encore.

[extrait]

